

CHAPITRE V

LE DISCOURS SUR LA COMMUNICATION

Poste, télégraphe, téléphone

Dès lors que l'on s'intéresse aux discours qui ont accompagné les premières technologies modernes de la communication, on observe de saisissantes convergences avec celui dont nous venons de décrire les grands traits. Comme l'ont démontré François Barbier et Catherine Bertho Lavenir, le discours qui met en relation moyens de communication et culture remonte en France à un texte officiel de 1792, « L'instruction pour les directeurs des Postes », qui énumère les bienfaits attendus des services postaux :

« C'est le lien qui rapproche et unit tous les hommes d'un point de la terre à l'autre, en les faisant jouir, par l'exacte combinaison d'une correspondance active et réciproque, de la libre circulation de leurs idées et de leurs sentiments ; c'est à la faveur de cette industrieuse circulation que s'étendent et se multiplient les progrès des Lumières en tous genres, que se propagent parmi les Nations tous les bienfaits du génie, et que la société peut recueillir le fruit de toutes ces connaissances précieuses qui influent si essentiellement sur le bonheur de l'humanité¹.

Le savoir est perçu comme se propageant de façon isomorphe aux caractéristiques du nouveau moyen de communication. La circulation d'informations grâce aux services

¹Frédéric Barbier, Catherine Bertho Lavenir, *Histoire des médias : de Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 122.

postaux, au télégraphe optique puis un siècle plus tard, grâce au télégraphe électrique reprend le modèle des flux (le mot 'circulation' est employé à deux reprises). La route, et par la suite les fils de la communication électrique sont tous fondés par la métaphore du transport. L'implication majeure, c'est l'étroit rapport entre transport et circulation d'information, savoir et progrès.

Le télégraphe a également suscité des attentes sociales fortes aussi bien que la méfiance², selon des modalités qui rappellent celles qui ont actuellement cours pour l'Internet. François Barbier et Catherine Bertho Lavenir précisent ainsi que la crainte de voir des informations illicites circuler plus facilement avait empêché «le ministre de l'Intérieur de Louis-Philippe d'ouvrir l'utilisation du télégraphe Chappe aux particuliers »³. Ce n'est qu'en 1894, soit un siècle après l'invention du télégraphe aérien Chappe, que le télégraphe électrique, mis au point entre 1850 et 1870 et ayant échappé au monopole de l'Etat est non seulement accessible au public, mais encore permet la circulation de messages anonymes et codés⁴. En Grande-Bretagne, le télégraphe engendre un discours sur l'aptitude de cette technologie à resserrer les liens entre le centre et la périphérie ainsi qu'une réflexion sur la question du contrôle de l'information⁵. Une partie d'échecs jouée par l'intermédiaire du télégraphe en 1845, entre deux joueurs situés à cent *miles* l'un de l'autre, est interprétée comme un signe d'intelligence de la machine elle-même⁶, ce qui nous renvoie au discours contemporain sur l'ordinateur et le réseau.

²James W. Carey, *Communication as Culture : Essays on Media and Society*, Boston, Unwin Hyman, 1989.

³Frédéric Barbier, Catherine Bertho Lavenir, *Histoire des médias*, op. cit., p. 332.

⁴Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication*, Paris, La Découverte, 1993, p. 68.

⁵Iwan Rhys-Morus, *Frankenstein's Children : Electricity, Exhibition and Experiment in Early Nineteenth Century London*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1998, p. 228-229.

⁶*Ibid.*, p. 227.

Le téléphone produit un discours supplémentaire sur la communication et la société. Dans son ouvrage *When Old Technologies Were New*⁷, Catherine Marvin a relevé un grand nombre d'exemples de discours qui ont accompagné la survenue du téléphone. Plusieurs grandes lignes se dégagent, curieusement proches de celles que nous avons identifiées : la crainte d'une transformation dommageable et irrémédiable des modes de communication traditionnels en face-à-face, la crainte de la transparence des communications, donnant lieu à un contrôle social généralisé ; à l'opposé, cependant, le téléphone est perçu comme un instrument propre à favoriser l'instauration de nouvelles communautés, plus harmonieuses car plus ouvertes et plus démocratiques⁸. Un juge affirme en 1891 que « le téléphone marque le début d'une ère de voisinage sans proximité »⁹. D'autres enfin croient le téléphone à même de constituer des communautés immédiates¹⁰, selon les principes énoncés par le déterminisme technologique et que l'on retrouve pratiquement inchangés dans les textes que nous avons étudiés. De façon semblable, la radio est portée par un discours qui souligne à la fois ses capacités intégratrices et démocratiques¹¹. Elle est perçue comme l'instrument à même de pallier l'éclatement de la cellule familiale¹². Le rapport Nora-Minc¹³ sur « l'informatisation de la société », publié en 1978, énumère lui aussi les changements sociaux qui découleront de l'usage des ordinateurs et de la

⁷Catherine Marvin, *When Old Technologies Were New*, Oxford, Oxford University Press, 1988.

⁸*Ibid.*, p. 65.

⁹Anon., « Epoch-Making Inventions of America », *Electrical Review*, April 18, 1891, p. 109, «...[the] epoch of neighbourship without propinquity », cité par Catherine Marvin, *When Old Technologies Were New*, *op. cit.*, p. 66, notre traduction.

¹⁰Catherine Marvin, *When Old Technologies Were New*, *op. cit.*, p. 66 : « technical devices would be able to create communities on the spot », notre traduction.

¹¹Daniel J. Czitrom, *Media and the American Mind : From Morse to McLuhan*, Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1982, p. 177.

¹²Patrice Flichy, *Une histoire de la communication moderne : espace public et vie privée*, Paris, La Découverte, 1991, p. 220.

¹³Simon Nora et Alain Minc, *L'informatisation de la société*, Paris, La Documentation française, 1978.

généralisation des communications, en développant une thématique identique à celle dont nous avons délimité les contours.

Deux siècles après la mise en service du télégraphe Chappe, Louis Quéré étudiait ce qui se disait en 1983 des nouveaux moyens de communication, dont l'Internet ne faisait pas encore partie pour le grand public et établissait la liste suivante:

« Au chapitre des craintes, d'abord prédomine une représentation des effets anti-démocratiques possibles :

- risques de contrôle et de surveillance accrus, en particulier au niveau de la vie privée des gens;
- risque de désinformation (...);
- risque d'uniformisation encore plus grande des modes de pensée et d'américanisation culturelle;
- risque de constitution d'une oligarchie internationale tirant son pouvoir du contrôle de réseaux intégrés d'information;
- risque de dualisation des sociétés nationales, avec une élite pourvue du bagage de culture scientifico-technique lui permettant de tirer profit de ces dispositifs, et une masse de déqualifiés contraints à la dépendance (...);

Quant aux espoirs, (...) : dégageant de temps libre pour des activités culturelles et conviviales; plus grande autonomie d'action pour les individus; partage général d'un savoir général; avènement d'une société multiforme et décentralisée, libérée de la tyrannie de la bureaucratie, de la tyrannie de l'argent (...); émergence d'un ordre mondial débarrassé des rivalités nationales ; et même renouveau moral (...) »¹⁴.

Cette comparaison entre des textes distants d'un ou deux siècles indique avant tout l'extrême longévité des représentations : il n'y a guère de différence entre les textes que nous venons d'étudier et les espoirs et les craintes exprimés en 1983 en relation à la télévision et à l'ordinateur personnel, alors que ce dernier commençait à se banaliser. On peut faire le même constat pour les jugements émis un siècle plus tôt. Qu'il s'agisse de 1792, de 1891, de 1983 ou de 1997, les discours sont en fait presque complètement superposables, ce qui suggère que le discours appliqué à l'Internet n'est

¹⁴Louis Quéré, « Qu'est-ce qu'une révolution de la communication ? » *Action et Recherches Sociales : Langages et Médiations*, vol. 10, mars 1983, n° 1, p. 52.

en rien propre à ce média. De cette constatation découlent deux corollaires : d'une part, la singularité du média n'est pas prise en compte, seule subsiste une notion très générale de modernité ; d'autre part, la singularité de chaque locuteur ou de chaque énoncé n'est guère perceptible. Par contre, les représentations sociales de la communication en réseau sont elles, bien présentes, et leur répétition de même que leur distribution prouvent que nous sommes en présence d'un discours qui vient se superposer, sous forme de palimpseste, au discours sur les télécommunications qui prévaut depuis l'invention du télégraphe Chappe en 1793.

Ce discours ne possède en outre qu'un lien très lâche avec le réel ; c'est un discours arbitraire, fondé sur des opinions préconçues issues de stéréotypes sociaux, et que l'on justifie après coup en invoquant tel ou tel aspect de l'Internet, jamais considéré dans sa spécificité. C'est sur le rôle de ces stéréotypes qu'il convient à présent de s'interroger¹⁵. En effet, la durée de vie des stéréotypes, particulièrement longue, semblerait indiquer qu'ils remplissent probablement une fonction sociale importante. En cela ils se rapprochent des « prénotions » qu'Emile Durkheim décrit comme « un voile qui s'interpose entre les choses et nous et qui nous les masque d'autant mieux qu'on le croit plus transparent »¹⁶. En effet, l'insertion de chacun dans le langage implique nécessairement que l'on ne peut se placer à l'extérieur, s'extraire totalement des présupposés et des arbitraires du discours stéréotypé, ou se croire immunisé contre eux. Il importe néanmoins de tenter de discerner leur sens et leur portée et d'échapper ainsi un tant soit peu à leur emprise, ce qui est la condition nécessaire à l'accomplissement de toute analyse.

¹⁵ L'analyse des stéréotypes et de leurs fonctions s'appuiera principalement sur Ruth Amossy, Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, Paris, Nathan, 1997 ainsi que sur Jacques -Philippe Leyens, Vincent Yzerbit, Georges Schadron, *Stéréotypes et cognition sociale*, Sprimont (Belgique), Mardaga, 1996.

¹⁶ Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, (1895), Paris, PUF, 1987, p. 16.

Stéréotypes

Les stéréotypes désignent la représentation figée d'un groupe, d'un pays, ou d'une façon générale, de l'autre. Nous ajoutons à cette définition d'Amossy et Herschberg Pierrot la représentation sociale d'un phénomène nouveau, dans notre étude, l'Internet. Les stéréotypes se distinguent des clichés, dont le champ sémantique est plutôt littéraire et qui constituent jusqu'au 18^{ème} siècle une figure du discours non encore entachée d'opprobre. Ils se rapprochent cependant des lieux communs, les *topoi* qui, dans la rhétorique antique, constituent ce réservoir d'idées où l'orateur se devait de puiser. Ce n'est en effet qu'à l'époque moderne, dès les premiers Romantiques, que l'obligation de singularité, d'originalité devient cruciale, et que les formules figées, les idées toutes faites ou idées reçues sont en butte aux quolibets. Le terme de stéréotype, tiré, de même que le mot cliché, du domaine de la photographie, est introduit en 1922 par un politiste américain, Walter Lippmann¹⁷, qui fait oeuvre de précurseur en définissant le stéréotype comme une représentation, culturellement déterminée, à l'aide de laquelle nous interprétons la réalité environnante. Le rejet des stéréotypes colore cependant l'approche employée par les psychologues et sociologues des années 20 et 30 : en dépit du caractère novateur de la définition donnée par Lippmann, c'est le caractère étroit, réducteur et simplificateur du stéréotype qui prédomine dans les recherches, jusqu'aux années cinquante, où le concept est réhabilité selon les grands axes dessinés par Lippmann. Pour Leyens *et al.*, par exemple, qui adoptent le point de vue de la psychologie cognitive, les stéréotypes « sont utiles et inévitables »¹⁸. En effet, la psychologie cognitive cherche à distinguer le processus, qui est structuration

¹⁷Walter Lippmann, *Public Opinion*, (1922), New-York, The Free Press, 1965, p. 53-100.

¹⁸Jacques-Philippe Leyens, Vincent Yzerbit, Georges Schadron, *Stéréotypes et cognition sociale, op. cit.*, p. 277.

de la réalité, du contenu du stéréotype, qui peut, disent Leyens *et al.* en une formule pour le moins euphémistique, « faire preuve de mauvais goût »¹⁹. Au passage, le stéréotype est assimilé à une généralisation moralement neutre, ayant pour base au moins une part de vérité. Nous pouvons légitimement nous demander, nous semble-t-il, si l'approche de Leyens *et al.* n'est pas elle-même traversée par le stéréotype d'une science 'objective' et d'un chercheur situé au-dessus de son sujet, capable d'examiner sans passion aucune, du point de vue de Sirius, dirait-on, tous les phénomènes - le mythe positiviste dans toute sa splendeur, qui reste à l'état d'impensé.

En effet, l'assertion de la psychologie cognitive selon laquelle le stéréotype repose en partie sur des faits est mise en pièces par diverses études prouvant que le stéréotype est avant tout une « construction imaginaire qui ne reflète en rien le réel »²⁰. Il faut d'ailleurs noter que la réhabilitation tentée par la psychologie cognitive n'a jamais mis fin à l'acception péjorative du terme, qui perdure aussi bien dans l'usage courant que dans les recherches en psychologie et sociologie. Ces disciplines, cependant, par le biais d'un glissement vers le terme de représentations sociales, ont permis d'étudier le phénomène du stéréotype en réduisant quelque peu ses connotations négatives et en mettant en avant sa dimension de construction imaginaire²¹.

Dans le domaine qui nous intéresse, la perception de l'Internet, nous avons pu, grâce à notre analyse qualitative et quantitative, dégager un certain nombre de lignes de force qui ont valeur de stéréotype de par leur caractère figé, répétitif et dans la

¹⁹*Ibid.*, p. 277.

²⁰Ruth Amossy, Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés : langue, discours, société*, *op. cit.*, p. 36.

²¹Serge Moscovici, « Comment voit-on le monde ? Représentations sociales et réalités », *Sciences Humaines*, hors-série n° 21, juin-juillet 1998, p. 11-13.

mesure où leur adéquation au réel n'est pas prouvée. En effet, le discours sur l'Internet ne se distingue pas du discours sur tout autre nouveau moyen de communication. Ce discours a en réalité vu le jour en même temps que les nouveaux outils de communication et il perdure avec une saisissante longévité dans le discours contemporain. Cette constatation ainsi que le bref relevé historique ci-dessus, qui dresse la liste des conséquences de l'usage des technologies au début des années quatre-vingt, nous conduisent d'ores et déjà à conclure, comme nous l'avions entrevu auparavant, que les énoncés stéréotypés que nous avons identifiés ont pour fonction de raccrocher l'Internet à un modèle connu, et ainsi de le rendre moins *unheimlich*, de lui faire perdre son inquiétante étrangeté. Il s'agit d'un mécanisme de défense : on appelle à la rescousse les grands stéréotypes, auxquels on contraint l'innovation technique de se conformer. Laisser de côté les caractéristiques spécifiquement nouvelles de l'innovation fait ainsi partie intégrante du processus de familiarisation : il importe d'émousser le caractère novateur afin que le discours sur l'innovation puisse tirer sa légitimité du discours sur les télécommunications en général.

Nous avons noté à plusieurs reprises que des oeuvres de fiction étaient mentionnées et fournissaient un modèle d'interprétation et de commentaire sur le réseau. Les oeuvres de William Gibson ou d'Aldous Huxley se voient ainsi attribuer une valeur prédictive, qui vient renforcer des stéréotypes déjà existants. Cette convergence du romanesque et du stéréotype semble indiquer l'interpénétration des deux champs : le discours stéréotypé sur l'Internet est en effet une sorte de narration romanesque, avec ses héros (les jeunes scientifiques, la culture, l'égalité), ses antagonistes (la contraction de l'espace-temps, l'indifférenciation des sociétés), son grand méchant (les Etats-Unis et leur impérialisme culturel), ses victimes (les

internautes qui deviennent dépendants du réseau), sa toile de fond sociale (l'individualisme, le délitement des structures familiales et politiques traditionnelles) et son temps du récit (les sociétés qui se transforment à grande vitesse) . Les métaphores centrales sont celles de la route et de la navigation, toutes deux inséparables de la notion d'aventure et de quête, ainsi que celle du monde alternatif, de la cité idéale, qui représentent le but de la quête. Lorsqu'on met ces éléments en relation sur le mode narratif, on obtient un récit de type apocalyptique - récit d'une catastrophe annoncée, mais aussi d'un renouveau - qui, pour inquiétant qu'il soit, a pour ceux qui l'emploient le mérite de créer un début, un milieu et une fin, donc un sens et du sens, parmi tous ces éléments disjoints.

La seconde fonction du stéréotype est de former des groupes clairement distincts : dans notre cas, il s'agit de constituer l'Internet en Autre de la communication humaine en face-à-face. Le stéréotype qui reprend toutes les anxiétés de délitement de la société, de destruction des modes de communication et de socialisation traditionnels vise à faire de l'Internet un objet totalement extérieur, dont la venue au monde comme le fonctionnement sont plus ou moins magiques et dont les répercussions sont menaçantes de par leur obscurité perçue. Attribuer à l'Internet une étrangeté radicale, c'est du même coup valoriser les modes de socialisation traditionnels, constituer une opposition entre nous/l'autre et jouir de toutes les prérogatives de l'appartenance à un groupe. Ces discours apocalyptiques cependant coexistent avec les discours optimistes à l'intérieur du même paradigme communicationnel. Les deux visions contraires du réseau comme des communications en général perdurent en dépit de tous les démentis que peuvent leur infliger la réalité des pratiques sociales. Cette coexistence nous amène à penser que les deux versants,

positifs et négatifs, doivent se concevoir en synergie plutôt qu'en opposition : du fait même de leur simultanéité, ils se renforcent l'un l'autre et en outre ils augmentent, par leur coexistence, la capacité fédératrice du paradigme communicationnel.

Ce sont les raisons pour lesquelles le corpus de textes que nous avons analysé reproduit de façon frappante les idées exprimées dès 1792 puis tout au long du dix-neuvième siècle sur les nouvelles techniques de communication, idées résumées par la liste de 1983. Ce faisant, les énoncés considèrent l'Internet comme une télévision ou un téléphone d'un modèle performant. La singularité du réseau, notamment sa capacité d'interactivité ainsi que son utilisation de l'écrit, de l'image et du son, ne sont *jamais* citées, encore moins analysées. Seules les notions de culture et de communication apparaissent avec une régularité extrême, comme marqueurs de distinction symbolique, dans le double sens de cette expression : exprimer le désir de culture accrue confère une distinction, tandis que le réseau est symboliquement distinct de celui qui l'observe.

La théorie des stéréotypes rend compte de ce phénomène en soulignant la tendance à recourir « aux connaissances préalables (...) déjà utilisées et qui se sont révélées utiles »²². Pour Moscovici, ce qui est à l'oeuvre est un processus de « nomination, familiarisation, ontologisation »²³. En d'autres termes, il s'agit de rattacher le phénomène nouveau à un phénomène connu, et ainsi de trouver les outils conceptuels nécessaires à son appréhension puis à son appropriation. C'est une façon de structurer la réalité, de lui donner un sens même lorsqu'il s'agit d'événements qui ne nous sont pas familiers. Dans le cas de l'Internet, seul un très petit nombre

²² Jacques-Philippe Leyens *et al*, *Stéréotypes et cognition sociale*, *op. cit.*, p. 252.

²³ Serge Moscovici, « Comment voit-on le monde ? Représentations sociales et réalités », *op. cit.*, p. 13.

d'étudiants de notre échantillon (3 sur 630) possédaient une expérience de première main du réseau. C'est donc leur expérience du téléphone et de la télévision ainsi que le discours social sur le réseau qui a servi de base à l'élaboration de leur jugement. En effet, Leyens *et al.* précisent que « les stéréotypes permettent de résumer une grande masse de données, mais ils permettent aussi d'extrapoler à partir de peu d'information »²⁴. Dans notre échantillon, le discours sur les nouvelles technologies et leur impact supposé sur la culture et la communication aurait pu être utilisé pratiquement tel quel depuis l'avènement du télégraphe. Les énoncés sont fondés sur le connu, le vraisemblable, le plausible. Ils parviennent à constituer l'Internet en objet de discours doté de caractéristiques propres, en un mot, à lui donner une existence.

Or, ce discours vraisemblable et plausible demeure profondément insatisfaisant et présente, notamment, un déficit d'adéquation au réel. La théorie de l'information telle que Norbert Wiener l'expose offre un début d'explication à ce phénomène. Cette théorie pose en effet que le cliché ou le lieu commun sont peu éclairants parce qu'ils sont singulièrement soumis à l'entropie. En d'autres termes, « *plus le message est probable, moins il fournit d'information* »²⁵. Nous pouvons donc en déduire que le rôle du stéréotype est d'appriivoiser l'étrange, de forcer la réalité à se conformer à un schéma reconnaissable et qu'à ce titre il la masque bien plus qu'il ne la révèle. Nous pouvons même aller jusqu'à dire que la fonction de masquage l'emporte sur la fonction explicative du moins au début de la diffusion de masse de l'Internet. Norbert Elias confirme l'existence de la fonction sociale des représentations ainsi que leur tendance à perdurer : « ces modes de pensée et de comportement affectifs contribuent à ce que restent tolérables les dangers et les angoisses qu'ils sont censés conjurer et ils

²⁴Jacques-Philippe Leyens *et al.*, *Stéréotypes et cognition sociale*, *op. cit.*, p. 275.

²⁵Norbert Wiener, *Cybernétique et société*, *op. cit.*, p. 24, italiques dans le texte.

contribuent même peut-être simultanément à les renforcer. La conviction collective de leur objectivité leur confère une force et une résistance que l'on ne saurait ébranler par la contradiction qu'apportent les faits ».²⁶

C'est bien cette objectivité collectivement perçue de la représentation qui sous-tend le fait que l'on n'essaie en pratiquement aucun cas de percevoir ce que le phénomène de l'Internet possède d'unique, d'irréductiblement différent. Ce processus de familiarisation obscurcit la perception de la disparité, et en même temps permet de créer une continuité symbolique entre innovations passées et technologies de pointe. En d'autres termes, le stéréotype joue le rôle d'intertexte : de même que chaque oeuvre littéraire nouvellement créée a pour intertextualité la totalité des oeuvres qui l'ont précédée, de même les technologies qui furent nouvelles et le discours stéréotypé sur elles constituent l'intertexte dans lequel l'Internet vient s'inscrire. Cet univers discursif sert de médiateur au réseau, lui permet d'être visible, sinon compris. Et dans ce discours pré-construit où s'insère l'Internet, les représentations stéréotypées ont valeur de paradigmes. Notre étude qualitative nous a permis de dégager trois grands paradigmes qui structurent les représentations de l'Internet aussi bien dans notre échantillon que parmi les auteurs qui analysent le réseau et font des prédictions sur son évolution. Ces trois paradigmes sont le paradigme culturel et communicationnel, le paradigme de l'anarchie et le paradigme spatio-temporel : à eux trois, ils fournissent les outils conceptuels qui permettent, en conjonction avec l'utopie et l'anti-utopie, d'appréhender les caractéristiques de l'imaginaire qui accueille le réseau des réseaux.

²⁶Norbert Elias, *La société des individus*, op. cit., p. 126.

a) Le paradigme culturel et communicationnel

Le paradigme culturel est indissolublement lié au paradigme communicationnel, puisque l'Internet est perçu comme moyen universel d'accéder à une culture elle aussi universelle. Or ce paradigme à double face ne tient lui non plus aucun compte de la réalité, du fait que les informations auxquelles tout un chacun a accès sont fragmentaires, d'accès souvent malaisé, ou tout simplement absentes. Loin de pouvoir tout enseigner, l'Internet nous fait au contraire très vite buter sur l'évidence de l'inaccessible. Les grandes bibliothèques de par le monde publient quelquefois leur fichier sur Internet, mais bien rarement les livres eux-mêmes : la numérisation de bibliothèques entières se heurte à des problèmes d'ordre technique et juridique qui ne sont pas encore résolus à ce jour, et les oeuvres que l'on peut trouver appartiennent au domaine public²⁷. En outre, l'accès à l'information ne peut en aucun cas se concevoir comme équivalent à l'accès au savoir, qui est avant tout structuration, mise en relation, et dont l'existence préalable est nécessaire pour pouvoir donner du sens à l'information. Le paradigme du savoir immédiatement accessible grâce à la communication transparente dénie le temps du processus d'apprentissage et occulte la dimension sociale. Mais il y a plus : il est nécessaire de se déclarer favorable au potentiel culturel de l'Internet car il s'agit là d'un élément socialement acceptable, d'un objectif auquel la société tout entière, et singulièrement les étudiants, se doivent d'adhérer. En même temps, on observe une dénégation caractérisée de tout le côté ludique pourtant si répandu sur le réseau, et ce, dès l'origine. Les MUDs ou les MOOs²⁸, qui permettent d'assumer des identités construites de toutes pièces dans des

²⁷ Il s'agit par exemple du *projet Gutenberg* ou *Athena e-texts*, qui donnent accès à une sélection d'oeuvres classiques, principalement en anglais. La Bibliothèque Universelle (ABU), sur le site du CNAM offre depuis 1993 « l'accès libre au texte intégral du domaine public francophone » ; en juin 1999, le site contenait 257 textes de 87 auteurs : <<http://cedric.cnam.fr/ABU>>.

²⁸ MUD est l'acronyme de *Multiple User Dungeon*, un jeu de rôles, de même que MOO, acronyme de *Multiple Object Oriented*.

jeux de rôle très élaborés ou les jeux d'aventure, de guerre, de course automobile en réseau sont entièrement laissés de côté, probablement parce qu'ils n'ont pas leur place dans une représentation qui doit situer l'Internet du côté de la culture savante et lui dénier tout rapport à la culture populaire pour pouvoir lui conférer une utilité sociale.

Le stéréotype de l'accès universel à la culture et au savoir joue en réalité de l'alternative de la transparence et du voile et constitue l'un des lieux nodaux de jonction avec l'utopie : le désir de savoir universel, de savoir total, sans entraves s'apparente comme nous l'avons vu au désir de transparence qui est l'une des caractéristiques de l'univers utopique. Sur le plan de l'imaginaire personnel, transparence et savoir correspondent à un désir d'union parfaite, de communication sans faille. Comme l'écrit Didier Anzieu lorsqu'il évoque « la quête prométhéenne ou faustéenne du principe explicatif de toute chose », on peut supposer que la recherche de transparence procède du même désir : « ce code suprême, ou premier, n'exprimerait-il pas, par-delà le souvenir confus et nostalgique des premiers apprentissages effectués grâce au corps et à la parole de la mère, le désir doublement fusionnel d'être un avec elle et que les symboles fassent un avec les choses qu'ils symbolisent (illusion « symbolique » sans laquelle le sens n'existerait pas)? »²⁹. L'imaginaire de l'Internet se fonde sur le désir de communication im-médiate, instantanée et donc forcément fusionnelle. Cette notion de fusion nous éclaire également sur la perception de l'Internet en tant que doublon fantasmatique de la réalité, capable d'engendrer déréalisation et folie : si le symbole et la chose symbolisée font un, la représentation du monde sur écran ne fait qu'un avec le monde, et peut lui être substitué, dans un fantasme profondément angoissant de perte du corps propre, qui

²⁹ Didier Anzieu, « Les antinomies du narcissisme dans la création littéraire » in Jean Guillaumin, (sous la dir. de), *Corps création : entre lettres et psychanalyse*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1980, p. 131.

est le versant obscur de la fusion bienheureuse des commencements. Ce désir de transparence doit se penser en tension avec son antithèse, le voile ou le masque et cet aspect trouve son expression dans ces énoncés qui fustigent l'anonymat, derrière lequel tout un chacun peut s'abriter ou commettre les pires forfaits; l'autre voile, c'est l'écran qui, pris dans son acception la plus littérale, opacifie l'espace de même que les relations entre individus. L'anonymat et l'écran semblent tous deux mettre en échec la culture de communication et la communication de la culture, au grand dam de nos désirs utopiques.

Enfin, le paradigme culturel, si largement représenté, constitue lui aussi un point de jonction majeur avec l'utopie: il n'est pas sans rappeler le gouvernement de savants qui, chez Saint-Simon, exerce le pouvoir pour le bien de tous. Dans le cas de l'Internet tel qu'il est rêvé, il s'agit de remplacer le pouvoir politique par le pouvoir de la connaissance. Le caractère universel du pouvoir de la connaissance est réaffirmé, de même que sa souveraineté sur le pouvoir politique à l'origine, lui, des dissensions et de l'hostilité entre les peuples et d'emblée suspecté de tendre vers la tyrannie. En effet, le savoir est paré d'une auréole de pureté qui le distingue radicalement de tous les autres domaines de l'expérience : il est conçu comme indépendant des passions humaines, à même de dissiper les brumes d'ignorance qui nous empêchent de percevoir le monde. Dans cette optique également, le savoir est perçu comme une entité en soi, pré-existante et neutre, attendant d'être dévoilée au fur et à mesure du développement de l'entendement humain. Enfin, le savoir n'est pas perçu comme source de pouvoir sur autrui, à l'instar du politique, mais comme élargissement et approfondissement de la connaissance et partant de la stature de chaque être humain.

C'est l'ensemble du paradigme culturel et communicationnel qui, en dernière analyse, assure l'implantation puis le succès de la diffusion des innovations. Comme l'écrivent Breton et Proulx, « sans la force de tous les arguments de nature idéologique en faveur de l'avènement d'une société de l'information, c'est-à-dire sans la progression des représentations de la société comme devant être désormais organisée autour de l'information et de la communication, le seul argument de l'efficacité de l'électronique n'aurait peut-être pas suffi »³⁰. Dans le cas particulier que nous étudions, la profondeur et la prégnance des stéréotypes liés à l'idéologie de la communication est telle que même les réactions de rejet ne s'expriment que par rapport à cette idéologie et manifestent une acceptation implicite de ses principes de base. Un tel consensus laisse prévoir que le développement du réseau des réseaux, porté par les paradigmes de la communication et de la culture, a de fortes chances d'être exponentiel, car ces paradigmes nous permettent d'insérer graduellement notre expérience du cyberspace dans notre vécu : en d'autres termes, les paradigmes culturels et communicationnels, dotés de puissantes connotations positives, nous permettent d'engager un processus de socialisation de l'Internet. Ce que l'on a appelé « la naturalisation du Net » est « la première opération à assurer son efficacité en tant que média 'représentant' la réalité »³¹. Les formations discursives et l'imaginaire sont déterminants dans le développement de l'Internet comme de toute autre technologie. Si le processus de familiarisation de l'Internet repose sur l'utopie et sur les stéréotypes, sa légitimation repose d'abord sur le paradigme culturel et communicationnel.

³⁰Philippe Breton, Serge Proulx, *L'explosion de la communication, op. cit.*, p. 113.

³¹Heather Bromberg, Marco Campana, Wade Deisman, *et alii*, « Contradictions in Cyberspace : Collective Response », in Rob Shields (sous la dir. de), *Cultures of Internet : Virtual Spaces, Real Histories, Living Bodies, op. cit.*, p. 131.

b) Le paradigme de l'anarchie

L'Internet, nous l'avons vu, est « le lieu de projection de toutes les ambivalences sociales »³², si bien que la survalorisation de la communication et de la culture s'accompagne de la vision du réseau en tant que « nouvelle frontière », dépourvue de lois ou de systèmes capables de la faire respecter. Ce n'est cependant là qu'un aspect du paradigme de l'anarchie, celui qui, en donnant expression à la peur de l'indéterminé, justifie toutes les demandes de contrôle et de répression. L'autre versant du paradigme est celui de l'espace de liberté égalitaire qui offre à la démocratie un champ d'action illimité. Pour de très nombreux commentateurs, « ce que les gens créent sur l'Internet, c'est une démocratie (...) non-représentative qui transcende l'état-nation »³³. Paul Mathias décrit ainsi les logiciels élaborés par Margaret Davis, qui permettent de faire participer les membres de certains forums « non seulement à la sanction, mais aussi et surtout à la *définition* de leurs politiques publiques (...), anticipation concrète et fonctionnelle de l'idéal d'une démocratie authentique »³⁴ : une technologie censée éviter, donc, toute dérive plébiscitaire ou populiste, puisque située en amont du processus de prise de décision politique. De façon semblable, l'ancien président des chaînes de télévision américaines NBC et PBS, Lawrence Grossman, critique la démocratie représentative qui pour lui aboutit à la dé-responsabilisation du citoyen pour promouvoir une démocratie directe fondée sur l'accessibilité de

³²Yves Jeanneret, « Ce que l'écran change à l'écrit », *Sciences Humaines*, hors-série n° 21, juin-juillet 1998, p. 37.

³³Dan T. Nguyen, Jon Alexander, « The Coming of Cyberspacetime and the End of Polity » in Rob Shields, (sous la dir. de), *Cultures of Internet : Virtual Spaces, Real Histories, Living Bodies*, op. cit., p. 111, notre traduction.

³⁴Paul Mathias, *La cité Internet*, op. cit., p. 47, italiques dans le texte.

l'information grâce à l'Internet³⁵, puisque dans l'idéologie de la communication, l'accès à une information de qualité engendrera un plus fort engagement en politique³⁶. Le règne actuel du sondage d'opinion serait poussé à sa logique extrême et permettrait à chacun de faire partie d'un vaste processus consultatif qui l'intégrerait au processus de prise de décision politique en évitant la médiation des partis politiques. Enfin, toujours dans la même optique, des professionnels de l'activisme politique élaborent des stratégies destinées à encourager la base à se servir des potentialités du réseau pour exercer son influence politique dès le mois d'avril 1996, soit six mois avant les élections présidentielles aux Etats-Unis³⁷.

L'importance accordée à l'individu s'accompagne d'une remise en cause du rôle de l'Etat, dans sa fonction de contrôle et de répression. Les tentatives de régulation du contenu des sites rencontrent une forte opposition aux Etats-Unis et s'insèrent dans une longue ligne de débats liés à l'application du Premier Amendement de la Constitution. De nombreuses associations libertaires se constituent. L'une d'entre elles publie sur le réseau une déclaration d'indépendance de l'Internet calquée sur celle des Etats-Unis, et signée par l'un des descendants de Thomas Jefferson³⁸. Il faut aussi mentionner l'*EFF*³⁹, association fondée par Mitchell Kapor et John Perry Barlow pour défendre la liberté d'expression sur l'Internet et s'opposer à une exploitation purement économique. L'*EFF* a pris position contre la loi de 1996⁴⁰ visant à censurer les sites à

³⁵ Lawrence K. Grossman, *The Electronic Republic : Reshaping Democracy in the Electronic Age*, New-York, Viking Press, 1995.

³⁶ Bruce Bimber, « The Internet and Political Transformation : Populism, Community and Accelerated Pluralism », *Polity*, vo. XXXI, n° 1, Fall 1998, p.133-160.

³⁷ Graeme Browning, Daniel J. Weitzner, *Electronic Democracy : Using the Internet to Influence American Politics*, Medford, NJ, CyberAge Books, 1996 ; Wayne Rash, *Politics on the Net : Wiring the Political Process*, New-York, W.H. Freeman & Co, 1997.

³⁸ Le texte complet de la déclaration d'indépendance de l'Internet figure en annexe n° 8.

³⁹ *Electronic Frontier Foundation*.

⁴⁰ *Communications Decency Act (CDA)*..

contenu pornographique ; la Cour Suprême a invalidé cette loi en s'appuyant sur le Premier Amendement⁴¹, une décision interprétée comme une victoire personnelle par les membres de l'*EFF*. En outre, cette même association a joué un rôle majeur dans la controverse qui a entouré la sécurisation des données par la cryptographie, connue sous le nom de *Clipper Chip*. Ce système aurait permis de chiffrer les données avec un bon niveau de sécurité. Pour permettre cependant à la NSA (*National Security Agency*), au FBI, à la CIA et aux autres organismes chargés de la sécurité de lire les messages chiffrés, la clé de décryptage doit être déposée chez un tiers de confiance. Ce dernier pourra remettre cette clé aux autorités sur ordre de la justice. La campagne menée par l'*EFF* s'avère alors efficace⁴². John Perry Barlow, publie dans la revue *Wired* un article intitulé « *Jackboots on the Infobahn* »⁴³, où le choix du titre est à lui seul chargé de connotations inquiétantes. Barlow joue sur la problématique de la liberté et de l'anarchie propre au réseau ainsi que sur celle de l'individu face aux grandes organisations pour inciter chacun à s'opposer héroïquement à l'inquiétante NSA. La mobilisation est suffisamment forte pour faire capoter le projet. Cet exemple est parlant à au moins deux titres : d'une part c'est l'exemple d'un mouvement parti de la base qui réussit à s'imposer ; d'autre part, c'est la preuve que le paradigme de l'anarchie est puissamment ancré dans l'imaginaire du public américain.

Outre la généralisation du débat démocratique et la sociabilité à portée de souris, qui est l'un des thèmes que nous avons déjà examinés, le paradigme de l'anarchie permet de faire de l'Internet la voie d'accès à de nouvelles formes de vie communautaire fondées sur les affinités électives et la liberté. On note ainsi, dans un

⁴¹Le texte de la décision rendue par la Cour Suprême des Etats-Unis figure en annexe n° 9.

⁴²Cette analyse se fonde sur celle d'Andrew P. Dinsdale, « Issue Management in a Networked World : the Case of Clipper », *Computer-Mediated Communication Magazine*, September 1994, <<http://www.december.com/cmc/mag/1994/sep>>.

⁴³ 'Des chaussures cloutées sur les autoroutes de l'information', *Wired*, 2/04/1993, <<http://www.eff.org>>.

encart publicitaire pour le fournisseur d'accès Club Internet⁴⁴ : « qui que vous soyez, sur l'Internet votre liberté d'expression et d'information est totale, et égale à celle de tous les autres internautes ». Dans cette optique, l'Internet crée un espace public supplémentaire où peuvent venir s'éprouver les idées nouvelles, se confronter les interprétations du monde. Ces relations sont censées être authentiques précisément parce qu'elles se situent en dehors des conventions sociales et qu'elles sont donc non-médiatisées par les usages et les convenances ; elles sont censées s'ordonner autour d'une communauté d'intérêts ou de goûts : elles constituent alors une myriade de micro-appartenances telles que le goût pour le rock 'n roll ou l'intérêt pour le postmodernisme, dont on peut discuter sur le forum *alt.postmodern*, et à ce titre elles sont censées échapper aux tirages et aux négociations souvent malaisées qui accompagnent les échanges sociaux habituels : des relations sociales épurées, débarrassées de tout déchet et qui en outre permettraient de rompre sans difficulté l'isolement produit par la société contemporaine⁴⁵. L'Internet permettrait ainsi la refondation d'un lien social basé sur une convivialité sans mélange, sur une sociabilité réinventée, et aboutirait par là-même à la création d'une société virtuelle plus morale et plus satisfaisante que la société actuelle.

Le paradigme anarchique pousse jusqu'au bout la métaphore contenue dans le mot réseau et par là-même la vision déterministe de la technologie, puisque le mode de communication en réseau est censé saper les hiérarchies traditionnelles, verticales, et imposer un mode de communication égalitaire, horizontal. Même la transmission des données par paquets est mise à contribution en tant que métaphore du nivellement de toutes les informations, mais aussi en tant que vecteur de résistance au contrôle, avatar

⁴⁴Publicité parue dans *Le Nouvel Observateur*, n° 1769, 1-7 octobre 1998, p. 94-99.

⁴⁵*Ibid.* : « contre la solitude, la connexion avec des millions d'internautes ».

libertaire de ce qui était à l'origine un objectif militaire avoué. On considère que l'information ainsi fragmentée devient impossible à étouffer⁴⁶. Le paradigme de l'anarchie s'ordonne autour de la capacité émancipatrice du réseau en raison de la liberté d'expression qu'il permet sur un plan individuel, mais aussi politique et social. Au passage, ce paradigme promeut un type de raisonnement par analogie, qui établit des relations directes d'isomorphie entre la technique et la société sans les soumettre à l'analyse critique. Si l'absence de distance critique est l'une des caractéristiques de la pensée stéréotypée, le raisonnement par analogie est, lui, l'une des caractéristiques de la pensée magique : ce processus se retrouve, par exemple, dans l'usage médicinal de certaines plantes parce que leur forme ou leur couleur rappelle un organe du corps humain. Or la pensée magique peut s'interpréter comme l'établissement d'un ordre rigoureux grâce auquel tous les phénomènes de l'univers ont « leur » place, assignée de toute éternité. L'usage du paradigme de l'anarchie en rapport à l'Internet permet précisément ce genre d'opération magique, qui assigne au radicalement nouveau une place dans l'ordre des choses.

L'exemple la *RFC 1591*, dans laquelle est exposée la procédure de mise en place des noms de domaine, fournit une illustration majeure de la volonté d'égalité qui a informé l'attitude des fondateurs du réseau : Jon Postel qui fut, rappelons-le, l'un de ces jeunes chercheurs dont les travaux contribuèrent notablement à la création du réseau, prend soin d'énoncer les principes suivants : « Les responsables d'un domaine (...) ont le devoir de servir la communauté. (...) Ils n'ont pas à se préoccuper des 'droits' à un domaine ou des 'titres de propriété'. Ils doivent se préoccuper de leur responsabilité vis-à-vis de la communauté et la servir. Le responsable doit être

⁴⁶Leslie R. Shade, « Is There Free Speech on the Net ? Censorship in the Global Information Infrastructure », in Rob Shields, (sous la dir. de), *Cultures of Internet : Virtual Spaces, Real Histories, Living Bodies*, op. cit., p. 24.

équitable envers tous les groupes qui sollicitent des noms de domaine. Les mêmes règles seront appliquées à toutes les requêtes, toutes les requêtes doivent être traitées également, et les utilisateurs universitaires, commerciaux ou autres seront traités de la même façon »⁴⁷. Deux axes majeurs sont présents dans ce bref extrait : le principe d'égalité qui ne souffre aucune exception, et le principe de service à la collectivité, qui doit supplanter tout désir de pouvoir personnel, ainsi que toute velléité d'appropriation de ces espaces virtuels. C'est l'utopie de type libertaire et anarchiste qui a présidé aux commencements du réseau, et que beaucoup d'utilisateurs de la première heure voient disparaître à regret.

Le paradigme de l'anarchie permet de voir dans le média lui-même l'instrument d'une prise d'autonomie des citoyens/ consommateurs vis-à-vis du complexe industriel. Ainsi Ronda Hauben, retraçant la campagne de courrier électronique qui, en 1981, a permis de révéler l'existence d'un défaut de fabrication du minibus 'Rabbit' VW, écrit-elle : «Très tôt, Usenet a donné aux usagers le moyen de faire entendre leur voix sur des questions d'intérêt public qui concernaient des entreprises ainsi que le gouvernement (...) [et de] faire pression sur ce dernier afin qu'il contraigne l'entreprise à résoudre le problème »⁴⁸. Faisant siennes les analyses de Jürgen Habermas, Ronda Hauben voit dans les groupes de discussion un espace intermédiaire entre l'état et la société civile, à même de réinsuffler une nouvelle vitalité à l'un comme à l'autre. Cet espoir est celui qui donne au paradigme de l'anarchie une importance cruciale dans l'imaginaire du réseau. En effet, l'utopie techno-anarchiste, en promettant de rénover le lien social sur la base de l'égalité,

⁴⁷Jon Postel, *RFC 1591, op. cit.*, p. 3.

⁴⁸Ronda Hauben, *Usenet and the ARPANET Mailing Lists (1981-1982) : The Emergence of the Modern Public Sphere. A Habermasian Approach*, message publié sur le forum *alt.culture.usenet* le 25/12/1996, p. 8, notre traduction.

contribue aux connotations positives du réseau qui nous permettent de nous faire insensiblement à sa présence et d'élaborer des pratiques grâce auxquelles chacun de nous peut se l'approprier, le recréer ou le détourner⁴⁹. De plus, rêver l'Internet comme un espace insoumis aux lois aboutit à respatialiser, sur le plan métaphorique, ce qui semble précisément nier l'espace. Cette spatialisation toute métaphorique répond au besoin très humain de jeu - dans les deux sens du terme, activité ludique et espace interstitiel accidentel, qui empêche les mécanismes de fonctionner à la perfection, autorisant ainsi l'appropriation symbolique de l'Internet. Le désir si répandu de régulation et de contrôle qui constitue le pôle négatif du paradigme n'est alors rien d'autre qu'un désir de clôture de toute cette dimension irrationnelle, non moins effrayante qu'attirante, et doit être pris en compte pour comprendre la dialectique de la loi : pour que la frontière en tant que territoire de liberté puisse exister, le territoire policé s'avère indispensable, de même que le rapport conflictuel entre les deux.

c) Le paradigme spatio-temporel

William J. Mitchell, qui est actuellement le doyen de l'école d'architecture au MIT et qui fut l'un des témoins des tout premiers pas de l'Arpanet, en 1969, écrit : « Le Net nie la géométrie (...), il est fondamentalement et profondément anti-spatial »⁵⁰. Cette perception repose sur la contraction apparente que l'Internet fait subir à l'espace : lorsqu'on tape une adresse URL⁵¹, on n'a aucun moyen de savoir avec précision où se situe physiquement l'ordinateur qui héberge le site ;

⁴⁹Félix Guattari, « Pour une éthique des médias », *Le Monde*, 6 novembre 1991, p.2.

⁵⁰William J. Mitchell, *City of Bits*, Cambridge, MA, The MIT Press, 1995. Extraits disponibles sur Internet, <http://mitpress.mit.edu/e-books/City_of_Bits/Electronic_Agoras/SpatialAntispatial.html> « The Net negates geometry, (...) it is fundamentally and profoundly *antispatial* », chapter 2.1, p. 1.

⁵¹URL : Uniform Resource Locator, traduit par « adresse universelle ».

d'ailleurs, ce n'est pas la distance qui sera déterminante dans la vitesse de chargement du site, mais bien la puissance de la configuration ordinateur / modem dont on dispose, de celle dont le serveur distant dispose et du niveau d'encombrement de la bande passante. D'où la perception de l'Internet comme un déni de la dimension spatiale, perception assez répandue dans l'échantillon que nous avons examiné, mais beaucoup plus présente parmi les commentateurs tels que Virilio⁵² en France ou Hiltz et Turoff, les pionniers, aux Etats-Unis, de la réflexion sur la communication par ordinateur⁵³.

L'Internet semble modifier également la perception de la durée : les paquets d'information voyagent à une vitesse théorique proche de celle de la lumière et cette promesse d'instantanéité fait que le temps semble se contracter, nous ramenant à un éternel présent tout en détruisant nos catégories habituelles, où le passé est actualisé grâce à la mémoire. Or, comme le note Lyotard, « ce présent est insaisissable en tant que tel, il est absolu. Il ne peut être synthétisé directement avec d'autres présents ».⁵⁴ Pour que le présent devienne saisissable, il lui faut d'abord se transformer en passé par l'intermédiaire de la mémoire et de la conscience. C'est à cette condition que l'espace et le temps peuvent devenir porteurs de sens, que le temps devient véritablement temps intérieur, intime. La quasi-instantanéité qui caractérise l'obtention d'information serait alors un déni de la dimension temporelle grâce à laquelle une pensée peut se déployer et produire du sens. Par voie de conséquence, l'instantanéité est perçue comme une menace pour le politique, car elle forclôt toute possibilité de réaction réfléchie parce que différée, retirant alors au domaine politique l'une de ses dimensions essentielles, le temps. D'autre part, si la dimension temporelle est réduite à l'instantanéité, c'est aussi

⁵² Paul Virilio, *Cybermonde : la politique du pire*, op. cit., p. 56 : « cette perte de l'étendue de l'espace réel au profit du temps réel est une sorte d'attentat à la grandeur nature ».

⁵³ Starr R. Hiltz, Murray Turoff, *The Network Nation : Human Communication Via Computer*, op. cit.

⁵⁴ Jean-François Lyotard, « Le temps, aujourd'hui », *L'inhumain : causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1988, p. 70.

le concept d'histoire qui doit être soumis à une redéfinition : l'analyse du passé à l'aide d'une grille interprétative quelconque présuppose une perception non seulement de la durée mais encore du déroulement des événements selon un ordre intelligible; or l'instantanéité semble porter atteinte à cette perception et mettre l'ensemble des faits sur le même plan.

A l'inverse, la communication interpersonnelle qui suppose selon le schéma classique, en face-à-face, la simultanéité des échanges, se voit affectée d'un temps d'attente entre le stimulus et la réaction : intrusion de la discontinuité, donc, dans la fluidité de l'échange idéal, et cette discontinuité permet d'échapper à la nécessité d'une réaction immédiate : la parole de l'autre verrait ainsi son impact neutralisé par l'asynchronie. C'est donc paradoxalement à la fois l'instantané et le différé qui posent problème - ces deux thèses contraires signalent la présence d'un lieu nodal de tension idéologique. L'idéologie, dans ce cas, c'est l'importance accordée au temps réel, au direct, qui sont censés véhiculer une parole plus authentique, plus immédiate que le différé, qui, lui, rendrait possible toutes les manipulations du sens. La technologie est là pour actualiser ce substrat idéologique : d'où la progression continue de la vitesse de transmission, qui permet à l'heure actuelle de converser pratiquement en temps réel, les temps de chargement des messages se réduisant constamment. La spontanéité est ici le but recherché, avec toutes ses connotations de naturel, de créativité et d'authenticité.

Mais cette sur-valorisation d'une parole authentique parce que spontanée s'effondre sous les coups de boutoir de la philosophie contemporaine. Comme l'expose Lyotard, « on a toujours et partout affaire à du différé. Cette critique s'appelle

'grammatologie' quand elle souligne que rien n'est qui ne soit inscrit, 'écrit' au sens que Derrida a donné à l'écriture. Ou, à emprunter le chemin de Deleuze, qu'il n'y a pas de différence qui ne présuppose la répétition. Une ontologie du différé comporte nécessairement l'aveu de l'inscription toujours déjà-là, de la pré-inscription révélée après coup et le deuil de la présence »⁵⁵. Tout s'inscrit dans un continuum et la recherche de l'authenticité ou de la spontanéité s'apparente alors à la recherche névrotique de l'Eden des origines, de la communication transparente et d'un naturel non encore entaché par la soumission à la loi humaine. D'autre part, affirmer que la rapidité des transmissions tue le temps dénie une des caractéristiques essentielles du rapport humain au temps, c'est à dire le rôle de la mémoire qui crée une continuité et nous empêche de nous diluer dans la sensation pure.

Ce n'est certes pas la première fois dans l'histoire des médias que l'espace et le temps sont donnés pour morts ; il s'agit d'un paradigme majeur dans la représentation sociale des nouveaux moyens de communication. La création des premiers chemins de fer, puis les premières transmissions à distance (le morse, puis le télégraphe), semblent rapprocher des lieux jusque-là disjoints ; l'accélération des transmissions qui culmine dans les retransmissions en direct, à la télévision, d'événements lointains, confirme cette impression de rapetissement du globe et de contraction de la durée dans lesquels certains croient même voir la fin de l'histoire. Castells pose ainsi l'émergence d'un « temps intemporel » qui utilise les fuseaux horaires et la technologie de l'information pour créer un « éternel présent »⁵⁶. C'est précisément la même analyse, émerveillée ou empreinte d'effroi, qui est appliquée à l'Internet : le postulat général sous-tendant ces affirmations est l'isomorphisme entre la structure du réseau et celle de la société, et

⁵⁵*Ibid.*, p. 160.

⁵⁶Manuel Castells, *La société en réseaux*, *op. cit.*, p. 485.

partant l'instauration d'une corrélation illusoire entre l'état du monde et l'état de la technologie. On attribue donc à la généralisation de la communication instantanée le processus de mondialisation des échanges actuellement en cours.

Par ailleurs, le paradigme spatio-temporel touche à des notions particulièrement complexes, qui font traditionnellement partie du champ philosophique et qui sont loin de se prêter à une interprétation univoque. Le paradigme de la contraction spatio-temporelle s'appuie sur une interprétation communément admise, vulgarisée, de concepts éminemment foisonnants et polysémiques. C'est de cette façon qu'il se donne un support à la fois scientifique en apparence et conforme au sens commun. Cette double appartenance au discours savant et au discours courant lui confère et sa légitimité et son intelligibilité tout en lui permettant de s'insérer dans le discours général sur l'innovation technologique.

Cependant, contrairement aux deux paradigmes étudiés ci-dessus, celui de la contraction spatio-temporelle est très proche de l'anti-utopie et comme tel, il est générateur d'angoisses, parce que le temps et l'espace sont, comme le dit Starobinski du temps, « des contraintes constitutives de la civilisation »⁵⁷. En d'autres termes, le temps comme l'espace doivent être soumis à l'organisation et au quadrillage « en vue de l'acquisition de biens matériels, de la sagesse philosophique ou du salut de l'âme »⁵⁸. Que dans l'imaginaire, tous les espaces se contractent jusqu'à n'en former qu'un seul et que le temps devienne indifférencié, et c'est l'édifice de la production matérielle qui s'écroule, emportant tout avec lui.

⁵⁷Jean Starobinski, « L'ordre du jour » *Le temps de la réflexion*, Paris, Gallimard, 1983, p. 101.

⁵⁸*Ibid.*

Il importe cependant de remarquer, comme le fait Loïc Grasland que « l'amélioration globale de l'accessibilité ne réduit pas la différenciation spatiale et l'émergence de nouveaux concepts ne signifie pas la mise au rencart d'une notion indissociable de cette différenciation, le territoire »⁵⁹. En établissant cette distinction entre espace et territoire, Grasland met en valeur la coexistence de deux niveaux de perception qui ne sont opposés qu'en apparence. En d'autres termes, on ne saurait affirmer que l'Internet crée une quelconque uniformisation ou contraction de l'espace. Grasland le démontre en dressant l'état des lieux de la connectivité en France et en Europe : l'accès à l'Internet se superpose aux grands centres urbains, ce qui prouve à quel point le réseau a besoin, pour se développer, d'un ancrage territorial favorable. Cet état de fait confirme une tendance structurelle de la société industrielle et post-industrielle. La communication accélérée et instantanée ne crée pas en soi de phénomène de décentralisation et s'appuie au contraire sur les grands centres urbains préexistants. En effet, la dispersion ne touche que les opérations d'exécution, tandis que tout ce qui a trait à la prise de décision - les stratégies d'ensemble - est élaboré dans les mégalo-poles qui font office de point de passage obligé pour les flux d'information ⁶⁰.

On ne saurait soutenir que l'Internet advient dans un vide historique, social ou géographique, même s'il est en lui-même réfractaire à toute interprétation uniquement géographique. Le réseau des réseaux se superpose et s'intègre à tous les réseaux financiers, industriels, scientifiques et culturels qui l'ont précédé. Bien plus, puisqu'Internet constitue « un support matériel de pratiques simultanées », il doit être considéré comme « une forme spatiale, exactement comme pouvait l'être la 'cité' ou la

⁵⁹Loïc Grasland, « Internet, un réseau et des territoires », *Sciences Humaines*, mars-avril 1997, p. 76.

⁶⁰Manuel Castells, *La société en réseaux*, op. cit. p. 435.

'région' dans l'organisation de la société marchande ou industrielle »⁶¹. Le réseau de relations qu'Internet établit donne à notre conception de l'espace une dimension supplémentaire que, selon le schéma de la boucle de rétroaction, nous recréons à chaque fois que nous nous connectons.

Dans le cas de l'Internet comme dans celui de l'économie mondiale, le couple d'oppositions le plus prégnant semble être celui du global et du local⁶². Le mode local est ce qui permet à tout un chacun d'être au monde, de se mouvoir dans un continuum espace-temps apparemment stable, comprenant un passé, un futur et un instant présent. Mais par le biais de l'Internet nous pouvons également agir sur un mode global : l'espace se diversifie, s'enrichit de tous les possibles.

Notre perception de l'espace a changé avec les vitesses de transmission de l'information, certes. Cela diminue-t-il en quoi que ce soit l'irréductible matérialité du monde réel ? Nous sommes à même de communiquer à la vitesse de la lumière avec des gens que nous ne verrons peut-être jamais : le désir d'intimité et de proximité sociale en est-il affaibli pour autant ? Comme l'écrit Victor Scardigli au terme de son étude basée non sur des extrapolations mais sur l'analyse des pratiques individuelles ainsi que sur celle des discours officiels et commerciaux suscités par les nouvelles technologies, « jamais il n'apparaît de passage à un autre ordre de société, de bouleversement soudain des structures sociales et de l'organisation de la vie en société, de mutations des valeurs et de la culture quotidienne (...) *a fortiori* [de modification du] psychisme humain »⁶³. Dans *Le temps du monde* Fernand Braudel observe : « les

⁶¹*Ibid.*, p. 464.

⁶²Philippe Quéau, « Cyberculture et infoéthique », *Multimédias et Réseaux : Actes des 9èmes entretiens de la Villette*, Paris, Centre National de Documentation Pédagogique, 1998, p. 20.

⁶³Victor Scardigli, *Les sens de la technique*, *op. cit.*, p. 254.

sociétés évoluent très lentement (...). La Chine a toujours ses mandarinats, s'en débarrassera-t-elle jamais ? (...) Même la société occidentale, la plus mobile de toutes, évolue au ralenti. (...) Je ne crois pas, en général, aux mutations sociales rapides, en coups de théâtre. Même les révolutions ne sont pas des coupures totales »⁶⁴. Il importe donc de souligner que les modifications qui affectent nos représentations de l'espace par l'entremise de la communication par ordinateur n'annihilent en rien nos représentations antérieures mais sont autant d'expansions de la capacité humaine à penser plusieurs niveaux simultanément et à maintenir en état d'équilibre et de tension des conceptions que tout semble opposer. L'Internet ne se substitue pas à l'espace existant, mais lui ajoute une nouvelle dimension qui est de l'ordre du symbolique et qui vient enrichir et complexifier nos propres pratiques.

Communication et technologie

Nous avons vu que la perception de l'Internet s'appuyait sur une série de stéréotypes d'où se dégagent trois grands paradigmes qui modèlent tout discours à propos du réseau. De la même façon, nous allons tenter de démontrer que les discours suscités par l'Internet sont insérés dans un continuum qui est celui du rapport à la communication. Nous tenterons de mettre en évidence ce qui donne à la notion de communication son caractère distinctif, et nous envisagerons les différentes facettes de l'Internet en tant que technologie de la communication dans la perspective d'une histoire des idées.

⁶⁴Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles, Le temps du monde*, op.cit., p. 48.

Le discours sur la communication est lié, nous l'avons vu, à l'essor de technologies telles que le télégraphe ou le téléphone. Nous nous attacherons donc à l'étude du discours sur la technologie en cherchant ici aussi dans l'histoire des idées ce qui sous-tend les conflits d'imaginaires technologiques. Nous ne séparons cependant ces deux discours que pour la commodité de l'analyse car les diverses technologies de la communication, qu'il s'agisse des premiers réseaux postaux, du télégraphe ou de la télévision, se situent dans un rapport de quasi-fusion avec la pensée de la communication. Afin de pousser plus avant l'analyse de la représentation sociale de la communication par ordinateur, nous nous attacherons à retracer l'histoire de cet outil et à montrer ses points de jonction avec le discours sur la communication et le discours sur la technologie. Nous tenterons de montrer de quelle façon l'Internet prend sa place dans les réseaux de sens qui entourent notre perception de la technologie comme celle de la communication.

a) Savoir et progrès

Nous avons pu remarquer dans le corpus de textes que nous avons étudiés la récurrence des énoncés vantant l'infini des connaissances comme des documents que l'on est censé pouvoir trouver sur le réseau. Il convient de s'interroger sur les raisons, et notamment sur les conditions sociales qui ont rendu possible ce désir d'universalité, d'accessibilité maximum du savoir. Nous faisons l'hypothèse que pour l'Internet, ce désir est issu de deux ensembles d'idées : l'idéologie du progrès et l'idéologie de la communication, que nous aborderons tour à tour.

Pour les auteurs des textes que nous avons étudiés, l'acquisition du savoir ne dépend que de la possibilité d'y avoir accès : toutes les contraintes sociales qui

régissent l'accès au savoir sont occultées. Occultées aussi, les contraintes économiques qui, dans le cas particulier d'Internet, sont inhérentes au coût du matériel et qui se conjuguent avec les premières. Ce qui reste, c'est une sorte de foi issue du siècle des Lumières, pour laquelle le savoir est le bien suprême, est porteur de progrès pour l'individu comme pour la société et surtout, constitue un bien en soi.

Le philosophe Francis Bacon, le premier, associe savoir et progrès humain en plaidant pour la fondation de la Royal Society, chargée de rassembler et de transmettre les acquis de la science⁶⁵. C'est cette approche du savoir qui a légitimé les sciences exactes et la notion de leurs progrès constants, censés entraîner un progrès non moins constant des accomplissements humains. L'imprimerie, la lecture, la compétence dans l'appréhension du texte écrit font partie intégrante de la notion de progrès dans la mesure où l'apprentissage de l'écriture et de la lecture a été présenté et bien souvent vécu comme une façon de faire reculer les obscurantismes, les superstitions, les pensées magiques associées aux cultures orales, conçues et encore fréquemment perçues comme primitives. La méfiance suscitée, pendant un long laps de temps, par la lecture a cédé le pas à sa quasi-sacralisation⁶⁶. Mais il y a plus, car la lecture et l'écriture ont été les vecteurs du savoir moderne, de sa progression et de sa dissémination. Or, en tant que technologie linéaire, dépourvue du fonctionnement capillaire de l'arborescence, l'acte de lire et d'écrire produit une analogie féconde lorsqu'il s'agit du concept de progrès : comme l'écriture, ce dernier a été perçu comme étant linéaire, incessant, continu, fondé sur un savoir lui-même en constante expansion.

⁶⁵ Dominique Lecourt, *L'avenir du progrès*, Paris, Textuel, 1997, p. 17.

⁶⁶ Gérard Mauger et Claude F. Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 123, juin 1998, p. 20.

Il convient enfin de noter que la notion de progrès ne peut se développer que parce qu'elle repose sur deux concepts-clé. Le premier est que le monde réel est susceptible d'être décrit. En d'autres termes, la totalité des phénomènes est perçue comme à même d'être décodée, décomposée en fragments analysables, classée et répertoriée de façon exhaustive. C'est ce qui ressort de l'affirmation si souvent rencontrée que « l'Internet contient tout », et ce mouvement se rattache en ligne directe à l'approche encyclopédiste et à son souci de donner accès à tous les domaines du savoir. Le second concept-clé est celui d'un sens de l'histoire, d'une histoire qui se déroule de façon unie, sans à-coups, vers un devenir qui représente toujours une amélioration du sort de l'homme.

Le concept de progrès, celui de l'unicité de l'histoire et celui de la 'descriptibilité' des phénomènes réels ont certes subi, depuis le début du vingtième siècle, les assauts de la philosophie⁶⁷, de l'histoire et de l'épistémologie. De même, l'opinion publique et notamment la mouvance écologiste, ont rendu l'idéologie du progrès responsable de l'état de dévastation avancé de notre environnement terrestre. Il n'en reste pas moins que l'on peut considérer l'Internet et ses ambitions d'universalité comme l'un des avatars de cette idéologie. L'Internet est en effet régulièrement présenté comme un gigantesque outil de promotion du savoir⁶⁸, d'accroissement des facilités d'accès aux débats scientifiques de pointe. Cette conception de l'Internet semble être également une rémanence des origines du réseau, créé par des scientifiques aux fins de transmission du savoir à leurs pairs. Ainsi, Huitema décrit les répercussions du réseau parmi les scientifiques : « Des laboratoires qui jusque là étaient restés un

⁶⁷ J.-B. Bury, *The Idea of Progress*, (1932) New-York, Dover Publications, 1955 ; Arthur O. Lovejoy, *Essays in the History of Ideas*, Baltimore, John Hopkins Press, 1948.

⁶⁸ Frank Cormerais et Alain Milon, « La navigation multimédia et le retour au projet encyclopédique », *Communication et Langages*, n° 116, 2ème trimestre 1998, p. 77-91.

peu à l'écart, isolés dans une petite université, (...) sont maintenant intégrés dans la communauté mondiale. Les échanges électroniques leur permettent d'interagir efficacement avec leurs collègues du monde entier (...). En fait on observera sans aucun doute que l'Internet est un puissant outil de réduction des inégalités géographiques »⁶⁹. Le raccourci est saisissant : on passe de la description d'un fait (le réseau permet d'intensifier les échanges avec des pairs) à l'énoncé d'une croyance (les échanges mettront tous les habitants de la planète sur un pied d'égalité). Dans la deuxième partie de la phrase, l'usage du futur, qui exprime une quasi-certitude, est tempéré par l'adverbe, qui introduit ('on observera *sans doute*') une nuance d'indétermination. Il n'en reste pas moins que cet énoncé illustre le présupposé idéologique en faveur du savoir facteur de progrès. Rapprochons-le du discours d'inauguration prononcé par le Prince Albert lors de l'exposition de 1851 au Crystal Palace, à Londres, qui mettait en scène l'industrie britannique triomphante : « Les distances qui séparaient les différentes nations et les différentes parties du globe s'évanouissent à toute vitesse devant les accomplissements de l'invention moderne, et nous pouvons les traverser avec une aisance incroyable. (...) La pensée est communiquée à la vitesse de l'éclair et même à l'aide de l'électricité qu'il produit. (...) Messieurs, l'exposition de 1851 nous donnera (...) un nouveau point de départ, à partir duquel toutes les nations seront capables d'orienter leurs efforts à venir »⁷⁰. Dans ce cas comme dans le précédent, l'abolition des distances géographiques est créditée du pouvoir d'abolir les distances, métaphoriques celles-là, entre les nations et les hommes, mais peut-être plus exactement encore, entre l'homme et le monde. Le

⁶⁹ Christian Huitema, *Et Dieu créa l'Internet*, op. cit., p. 45-46.

⁷⁰ Cité par J.B. Bury, *The Idea of Progress*, op. cit., p. 330 : « The distances which separated the different nations and parts of the globe are rapidly vanishing before the achievements of modern invention, and we can traverse them with incredible ease; (...) thought is communicated with the rapidity, and even by the power, of lightning. (...) Gentlemen, the Exhibition of 1851 is to give us (...) a new starting-point from which all nations will be able to direct their future exertions » , notre traduction.

progrès, l'invention, le savoir enfin sont perçus comme étant à même d'offrir à l'homme une transparence parfaite, gage, nous le verrons, d'une symbiose avec la nature.

b) La cybernétique

Le désir d'accessibilité maximum non seulement du savoir, mais aussi de toute information procède, par ailleurs, de l'avènement, au milieu du vingtième siècle, des théories de la cybernétique exposées initialement par le mathématicien américain Norbert Wiener. Selon l'analyse effectuée par Philippe Breton⁷¹, la cybernétique, que son fondateur définit d'abord comme « la science du contrôle et des communications »⁷² et qu'il applique à la totalité des phénomènes observables, évolue très rapidement et, en l'espace de quelques années, quitte le domaine des sciences et des techniques pour s'attacher au domaine de la communication humaine. Wiener fait de l'information la troisième dimension de la matière, c'est à dire qu'il lui attribue le statut d'élément constitutif de la réalité à part entière. En outre, il approfondit l'analyse de la notion d'interaction qu'il applique à la fois au vivant et à la société⁷³. Ce faisant, Norbert Wiener cherche à concrétiser le rôle social des savants mis en lumière de façon dramatique par leur influence sur le projet « Manhattan », mais qui est avant tout l'aboutissement d'un long cheminement qui a transféré la légitimité de la religion vers la science.

⁷¹Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, *op. cit.*

⁷²*Ibid.*, p. 15

⁷³Jean-François Lyotard, « Logos et tekhnè, ou la télégraphie », *L'inhumain : causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1988, p. 59.

Pour Wiener, l'homme ne se définit pas en tant que sujet mais « à partir de son activité d'échange social »⁷⁴ : l'homme est avant tout partie prenante d'un réseau de communications qui le constituent en tant qu'être humain. La communication est du même coup érigée en valeur suprême tandis que l'intériorité voit son importance décliner : la notion de transparence devient alors primordiale : « il n'y a donc plus un niveau où agirait l'individu et un niveau qui serait celui de la société : l'un et l'autre sont fondus dans un lien social moderne unitaire. C'est la transparence qui permet cette fusion : grâce à la communication, l'homme est transparent à la société et la société est transparente pour l'homme »⁷⁵. D'après Breton, ce désir de transparence est directement lié à la constatation que le génocide perpétré contre les Juifs et les Tsiganes lors de la deuxième guerre mondiale l'a été à la faveur du secret⁷⁶ : « Rien, plus rien, ne doit désormais se passer dans un coin obscur de l'humanité. La planète communication est parcourue par ceux qui traquent l'ombre dans laquelle peuvent se commettre, potentiellement, les pires forfaits »⁷⁷.

Les implications politiques de la notion de communication sont également mises en avant par Habermas, qui y voit le moyen de contrecarrer la dépolitisation de l'être humain et donc sa réification par l'idéologie scientifique et technique. Il évoque la nécessité d'une « *libération de la communication* », qu'il définit ainsi : « une discussion publique, sans entraves et exempte de domination, portant sur le caractère approprié et souhaitable des principes et normes orientant l'action (...) une communication de cet ordre à tous les niveaux de la formation de la volonté politique,

⁷⁴Philippe Breton, *L'utopie de la communication, op. cit.*, p. 47

⁷⁵*Ibid.*, p. 56

⁷⁶*Ibid.*, p. 59

⁷⁷*Ibid.*, p. 89

et à laquelle serait restitué son caractère politique »⁷⁸. Dans ce cas encore, la transparence de la communication est analysée comme ce qui peut donner au politique une base nouvelle, plus rationnelle, qui permette d'inclure tous les membres de la société dans l'élaboration de projets pour la cité.

Wiener comme Habermas peuvent tous deux être considérés comme les lointains héritiers du siècle des Lumières : Habermas met en avant un homme qui est avant tout sujet rationnel, capable de former ses opinions politiques en les confrontant à celles des autres dans l'espace public⁷⁹. Wiener, par son insistance sur le reflux de l'opacité, se rattache au rationalisme du dix-huitième siècle, qui promeut la raison et sa capacité à dissiper les obscurantismes. Tous deux peuvent être rattachés à ce qui, pour Erik Neveu, est la première occurrence d'une définition politique de la communication: l'article 11 de la Déclaration française des droits de l'homme, qui établit que « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme »⁸⁰. Cette filiation lointaine trouve un complément de substantiation dès lors que l'on rapproche les écrits de ces auteurs de l'apologie de la transparence, exprimée dans des termes quasi-identiques par les révolutionnaires français de l'an II :

« C'est le despotisme qui a besoin de ténèbres, mais la liberté toute rayonnante de gloire ne peut subsister qu'environnée de toutes les lumières qui peuvent éclairer les hommes; c'est pendant le sommeil des peuples que la tyrannie peut s'établir et se naturaliser parmi eux. (...) Rendez les autres nations tributaires non de votre autorité politique, non de votre gouvernement, mais de vos talents et de vos lumières »⁸¹.

⁷⁸ Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, (1968), Paris, Gallimard, 1973, p. 67-68; italiques dans le texte.

⁷⁹ Jürgen Habermas, *L'espace public*, Paris, Payot, 1986.

⁸⁰ Erik Neveu, *Une société de communication ?* Paris, Montchrestien, 1994, p. 14.

⁸¹ Boissy d'Anglas, *Adresse à la Convention 25 pluviôse an II*. Cité par Michel Foucault, *Naissance de la clinique, op. cit.*, p. 38.

Selon l'analyse de Foucault, dans le domaine de la médecine, le désir de transparence est l'aboutissement d'un « phénomène de convergence entre les exigences de l'idéologie politique et celles de la technologie médicale »⁸². Nous pouvons noter l'existence d'une telle convergence dans le domaine de la communication assistée par ordinateur : la technologie informatique permettrait à tout un chacun de briser les obstacles qui transforment le savoir en privilège réservé à une élite. Le substrat idéologique, c'est que la science produit du vrai, qui ne saurait être soumis à aucun pouvoir : « la souveraine liberté du vrai : la violence majestueuse de la lumière, qui est à elle-même son propre règne, abolit le royaume obscur des savoirs privilégiés et instaure l'empire sans cloison du regard »⁸³.

Il convient de se référer ici à la notion évoquée plus haut selon laquelle le monde et tous les phénomènes qu'il abrite sont susceptibles d'être décrits. Une telle notion implique en effet celle de communicabilité : ce qui peut être décrit peut forcément être communiqué, le descriptible et le communicable ne font qu'un. C'est l'autre aspect de l'idéologie du vrai : tout être doué de raison est capable de recevoir cette description et cette communication là ; tout être doué de raison est donc capable d'accéder au savoir et au progrès, lequel devient universellement possible.

c) Transparence

Le désir de transparence, cependant, ne saurait avoir les préoccupations éthiques ou politiques pour unique cause. On peut y voir aussi le désir d'unité mythique, la fondation nécessaire à la construction d'un espace des origines d'où la

⁸²Michel Foucault, *Naissance de la clinique, op. cit.*, p. 37.

⁸³*Ibid.*, p. 38.

séparation serait exclue, et avec elle toute idée de changement, de développement, de mutabilité : un âge d'or, en d'autres termes, situé *in illo tempore*, avant la chute et l'expulsion hors du jardin d'Eden, où tout était transparence, puisque les mots y étaient identiques aux choses, puisque la mission d'Adam sur terre était de nommer les choses et puisque toutes choses étaient issues du souffle divin. Le désir moderne de transparence, c'est donc, avant tout, un désir d'unicité - c'est une tension vers l'utopie.

La transparence a en outre partie liée avec le concept d'instantanéité : instantanéité de la compréhension comme de la connaissance, qui tend à faire l'impasse sur le processus de la pensée et sa dimension temporelle, sur ce qui, dans la pensée, est cheminement ou tortuosité. Georges Bataille écrit ainsi : « De deux choses l'une, ou j'ai tout dit ; dès lors je n'ai qu'à vivre sans penser (j'imagine, souvent, qu'il en est ainsi, que la transparence ne saurait être plus limpide, que je vis dans l'instant comme le bruit se dissipe dans l'air...) ; ou je dois redire ce que j'ai mal dit : c'est aussitôt le tourment et la certitude non seulement de ne jamais le dire mieux mais de le trahir une fois de plus. Mais sans doute ai-je raison de ne pas céder à la tentation d'un silence où j'aurais avéré mon impuissance à m'exprimer à demi-mot, et dans l'innocence que donne un sentiment de parfaite limpidité »⁸⁴. Ce bref passage évoque avec force l'indépassable voilement/dévoilement de toute parole, en même temps que la triade transparence / instantanéité / innocence, qui perdure, inextinguible, en tant que désir. Il souligne aussi le fait que toute parole est nécessairement ambiguë, qu'elle ouvre la voie à un déploiement de sens tel qu'il rend impossible toute transparence et qu'en fait si la transparence était possible, elle rendrait toute parole inutile, elle aboutirait au silence.

⁸⁴Georges Bataille, « Le non-savoir », *Oeuvres complètes*, tome XII, Articles II, 1950-1961, Paris, Gallimard, 1988, p. 284.

En d'autres termes, le désir de transparence peut s'interpréter comme désir d'appréhender l'essence des choses sans médiation, d'accéder à l'*im-médiateté* pure. Or notre accès au monde ne peut se faire que par la médiation du langage, qui est notre unique moyen d'appropriation du monde. Il n'y a pas d'au-delà ni d'en-deçà du langage et il ne peut être considéré comme un reflet d'une réalité qui en serait distincte, qui deviendrait limpide si seulement on parvenait à arracher un coin du voile de mots qui la dissimule. Le langage est notre donné, avec ses 'feuilletés de sens' dont parlait Roland Barthes, avec ses signifiés multiples enroulés au creux de chaque signifiant rendant à tout jamais impossible toute visée de transparence et l'épuisement du sens, l'univocité du langage, qui en est l'un des corollaires fantasmatiques.

Il semblerait qu'un semblable désir de faire refluer l'opacité, de promouvoir à toute force la transparence soit à l'origine du discours d'inclusion concernant l'Internet. Les scientifiques, mais aussi la presse à grande diffusion ne cessent d'affirmer que le réseau contient tout, que tout peut y être trouvé, que toute recherche, même la plus saugrenue, donnera de fructueux résultats en un temps record : ici aussi, ce qui sous-tend le discours, c'est le désir d'une technologie si transparente, si instantanée qu'elle disparaît. Or tout utilisateur, aussi néophyte soit-il, conserve le souvenir d'interminables attentes, dues à la congestion du réseau ou à l'inadéquation d'un matériel informatique éternellement voué à l'obsolescence, puisque l'industrie renouvelle les normes en moyenne tous les trois mois, dans une quête éperdue de l'innovation. En outre, la recherche par sujet, si elle s'apparente souvent à une pêche miraculeuse qui nous soumet un nombre impressionnant de références, se solde souvent en réalité par un semi-échec, dans la mesure où les éléments fournis sont

souvent soit fort éloignés de ce qui est recherché, soit noyés dans un océan d'informations triviales. Chacun a pu faire l'expérience de lancer une recherche par mots-clé sur le moteur Altavista, par exemple, pour obtenir un total de quatre-vingt mille ou cent mille items sélectionnés dont seuls un ou deux sont réellement pertinents.

En d'autres termes, l'Internet a pour objectif - objectif rêvé, bien sûr - d'englober la totalité des savoirs et de les rendre totalement et instantanément accessibles : c'est en cela que l'ambition de ses créateurs rejoint celle des encyclopédistes du siècle des Lumières. C'est également en cela que l'Internet est un rejeton de l'idéologie dominante depuis le dix-huitième siècle, qui attend du savoir et de la technologie à la fois les moyens de comprendre le monde et de résoudre toutes les grandes crises sociales.

Cependant il est un point sur lequel la réalité de l'Internet diffère radicalement, quoiqu'inconsciemment des attitudes de l'*Aufklärung*. En effet, la philosophie du dix-huitième siècle, profondément ancrée dans le rationalisme, promeut la vision d'un homme doué de raison et identique à lui-même, à sa nature, indépendamment des lieux ou des périodes. C'est donc une philosophie essentiellement universaliste. L'Internet, lui, en permettant par exemple à chacun de s'afficher par le biais de pages personnelles qui ne sont soumises à aucune contrainte particulière, tient compte de l'humain non pas dans ce qu'il a d'universel, d'invariant, mais dans ce qu'il a d'unique, de singulier : ce n'est donc pas l'universalité qui est à l'oeuvre ici, mais bien une forme particulière de la fragmentation, de la parcellisation, de l'atomisation - ce qui nous ramène, une fois de plus, à la notion d'infini évoquée ci-dessus.

d) L'écran, voile et miroir

Le désir de transparence est lui-même profondément ambivalent. Notons pour commencer le paradoxe de l'écran : qu'il s'agisse de celui de l'ordinateur ou de la télévision, il est censé révéler, mettre en lumière ce qui a jusque là été tenu caché, alors que la fonction littérale de l'écran est précisément de dissimuler ou de masquer.

Lorsqu'il s'agit de l'Internet, si nous laissons de côté pour l'instant le problème bien particulier du cryptage, il ne peut y avoir de contenu caché. Tout document, jusques et y compris le courrier privé, est accessible, aussi public qu'une émission de télévision ou qu'un article de presse. Pourtant, les discours de toutes sortes s'y donnent libre cours, apparemment sans crainte de détection ou de sanction. Il semble pourtant qu'on ne puisse attribuer ce déferlement à l'absence de règles, car l'Internet est en fait, nous le verrons, soumis à la fois aux lois et aux usages qui lui sont propres. Tout se passe en fait comme si l'écran semblait offrir une protection vis-à-vis du regard de l'autre - (protection d'ailleurs renforcée par l'usage de pseudonymes) - et que cette protection permettait à tout un chacun de se dévoiler librement et donc de mettre en échec, de transgresser la règle d'opacité qui est l'une des bases de fonctionnement des rapports sociaux. Il semblerait donc que ce soit non pas la transparence, mais la dialectique de l'opacité et de la transparence qui ouvre un champ d'expérimentation à l'internaute.

L'écran qui médiatise l'accès de tout un chacun à l'Internet possède ainsi à la fois une fonction de dévoilement et de préservation du secret.

Comme l'a souligné Jean Starobinski⁸⁵ dans son étude de la transparence dans l'oeuvre de Jean-Jacques Rousseau, le désir de transparence provient de la constatation qu'il est définitivement impossible « de communiquer l'immédiateté de sa propre

⁸⁵Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.

expérience »⁸⁶, alors que cela était la règle pendant l'enfance. Ce qui résulte de cette incommunicabilité, c'est l'enfermement en soi, c'est l'enfer du soi, dans l'opacité du soi, sans issue possible, tandis que le désir d'unité avec l'autre prend la forme d'un désir de compréhension instantanée, semblable à celle qui accompagne le fantasme de l'âge d'or: le temps des origines est assimilé au temps de l'unité, où aucun voile ne vient s'interposer entre soi et l'autre.

Comment donc rendre compte du fait que l'écran, figure métaphorique du voile, semble donner à l'internaute toute licence pour transgresser les codes qui instituent l'opacité au lieu de l'enfermer en lui-même ? Là encore, l'analyse de Starobinski se révèle précieuse. Utilisant le mythe de l'anneau de Gygès, qui conférait l'invisibilité à son porteur, il précise : « Se rendre invisible, c'est ne plus être une transparence cernée, mais devenir un regard qui ne connaît pas d'interdit ; (...) c'est reprendre possession de l'espace qui s'était fermé »⁸⁷. La sensation d'invisibilité, due autant à l'écran qu'aux procédés de masquage du nom et des coordonnées, semble ouvrir un champ d'action infini, constitué de la terre tout entière. Tout se passe comme si l'écran permettait une ré-appropriation symbolique de l'espace social en même temps que la transgression des codes de comportement social, transgression qui tire cependant son pouvoir de la persistance bien réelle de l'interdit qu'elle met à mal dans un espace virtuel. L'écran joue par conséquent un rôle d'espace de jonction entre l'internaute et la société, et à ce titre on peut avancer qu'il joue le même rôle de voilement / dévoilement qui est la caractéristique du langage: l'écran de l'ordinateur, ce n'est pas seulement ce qui sert à mettre les autres à distance, mais c'est aussi, mais c'est peut-être surtout un espace de projection symbolique, où vient déferler

⁸⁶*Ibid.*, p. 19.

⁸⁷*Ibid.*, p. 302.

l'imaginaire, le rêve, le fantasme : tessons d'identité, fragments de personnalité qui certes projettent un faisceau éclairant , mais créent par là-même des zones d'ombre et n'atteignent jamais l'opacité zéro. Si bien que l'écran finit par se transformer en miroir où l'internaute projette les signifiants de son identité. En ce sens, l'écran remplit la fonction de l'Autre, de l'Autre idéal, puisqu'il est lui-même vide ; il n'exige pas d'être reflété par l'internaute, mais ne fonctionne qu'en tant que miroir.

e) Le Panopticon

L'autre versant de la transparence, c'est celui que Michel Foucault met en avant lorsqu'il analyse le dispositif du Panopticon de Jeremy Bentham : conçu pour surveiller sans être vu, le bâtiment utilise le décroissement, les effets de contre-jour et les angles de vision pour que chacun des occupants des cellules individuelles soit soumis à une visibilité maximale, alors que le surveillant, lui, ne peut être vu. Le résultat d'un tel dispositif, c'est une intériorisation des règles auxquelles on est soumis : « Celui qui est soumis à un champ de visibilité, et qui le sait, reprend à son compte les contraintes du pouvoir; (...) il inscrit en soi le rapport de pouvoir dans lequel il joue simultanément les deux rôles; il devient le principe de son propre assujettissement »⁸⁸. Le désir de visibilité du lien social, le désir de transparence des relations entre individus ou groupes sociaux est ici montré dans ses conséquences extrêmes : l'universelle surveillance, la vie de tout un chacun ouverte, voire offerte aux regards. Ainsi, sous prétexte de faire diminuer la criminalité, par exemple, on installe des caméras qui surveillent les mouvements de tous les passants ; toute conduite déviante, aussi peu menaçante soit-elle pour l'ordre public, est alors visible et quelquefois même théâtralisée lorsqu'elle devient un sujet pour les médias de masse. C'est de cette façon

⁸⁸Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, op. cit., p. 236.

que le désir d'innocence aboutit à l'obligation d'innocence. Mais c'est aussi de cette façon que chacun intériorise les gestes et les attitudes qui disciplinent les corps et en font des métonymies du pouvoir. Le pouvoir politique, ainsi inscrit dans les corps qu'il modèle, en devient lui-même transparent, invisible par excès d'évidence. Nous avons vu ci-dessus que la facilité extrême avec laquelle on peut repérer les mouvements de tout un chacun d'un site à l'autre suscitaient les craintes d'un contrôle social généralisé favorisé par l'Internet, considéré comme très proche d'un dispositif panoptique.

f) La communication en tant qu'idéologie

« La communication est probablement la valeur occidentale par excellence depuis les XVI^e et XVII^e siècles car elle véhicule l'idée du progrès, de la diffusion de l'information, de la disparition des barrières entre les hommes »⁸⁹. Cette remarque de Dominique Wolton traduit bien en effet la tension idéologique qui traverse de part en part la notion de communication lors de son émergence et qui perdure encore de nos jours dans tous les discours qui voient, dans les moyens de communication modernes, l'outil propre à émanciper l'homme et le conduire au bonheur terrestre. Il souligne dans le même ouvrage le lien entre communication et société démocratique⁹⁰. Un exemple parmi tant d'autres de ce type de discours est constitué par l'influence supposée des émissions de radio en anglais diffusées par *Voice of America* en direction des pays d'Europe Centrale et qui auraient contribué à la chute du régime soviétique et à la victoire finale de la démocratie⁹¹. Ces interprétations trahissent plusieurs présupposés idéologiques : le vrai, comme nous l'avons vu ci-dessus, ne connaît pas de

⁸⁹ Jean-François Dortier, « Entretien avec Dominique Wolton : un programme scientifique en cours », *Sciences Humaines*, hors-série n° 16, « La communication », mars-avril 1997, p. 17.

⁹⁰ Dominique Wolton, *Penser la communication*, Paris, Flammarion, 1997, p. 37.

⁹¹ Shane Scott, *Dismantling Utopia : How Information Ended the Soviet Union*, Chicago, I.R. Dee, 1994.

frontières; à lui seul il est capable de vaincre les obscurantismes les mieux ancrés et les propagandes les plus habiles ; surtout, les mass-média sont le vecteur de la démocratie et du progrès parce qu'ils favorisent la transparence. Comme le note Erik Neveu, « l'association entre libre communication et modèle normatif de la démocratie libérale se trouve (...) confortée dans les représentations collectives »⁹². Enfin, la communication est censée avoir pour effet, entre autres, d'aplanir les désaccords et les conflits issus des malentendus créés par l'opacité. C'est ce que Wolton définit comme la « communication normative », qui est « volonté de compréhension mutuelle »⁹³. L'idéologie de la communication occulte par là-même toute idée de rupture insurrectionnelle ou révolutionnaire, qu'elle voudrait considérer comme obsolète et promeut - voire promet , dans sa version utopiste ou prophétique - l'avènement de la communication absolue. Celle-ci a partie liée avec la notion de communauté fusionnelle, conçue comme un groupe d'êtres dissemblables qui sont pourtant joints dans une « fiction unique, qui les rassemble et leur donne (...) leur commune figure »⁹⁴.

C'est par l'intermédiaire de la résolution en quelque sorte automatique des conflits que l'idéologie de la communication rejoint l'idéal de la communication totale, pacificatrice parce que totale. La conflictualité est occultée, elle est censée se résoudre par le dialogue incessant, rebaptisé communication. Cette mise en retrait de la conflictualité est analysée par Erik Neveu selon le cadre conceptuel fourni par la théorie de Norbert Elias sur le processus de civilisation. L'idéologie de la communication s'inscrit alors en droite ligne d'un long mouvement « d'euphémisation

⁹² Erik Neveu, *Une société de communication ?*, *op. cit.*, p. 15.

⁹³ Dominique Wolton, *Penser la communication*, *op. cit.*, p. 17.

⁹⁴ Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois, 1990, p. 145.

des affrontements physiques » au profit d'affrontements symboliques⁹⁵. Le paradigme communicationnel et culturel que nous avons évoqué ci-dessus prend prétexte de cette euphémisation pour faire du réseau Internet une sorte d'anarchie bienveillante où règne l'égalité grâce à la transparence créée par le dialogue. Nous verrons plus loin que l'observation des débats sur les forums politiques ne permet pas de conclure à l'instauration d'une telle anarchie.

La trop célèbre formule de McLuhan sur la transformation du monde en village global repose, en dernière analyse, sur le présupposé que la vie en communauté villageoise, avec toute la visibilité sociale que celle-ci implique, est le type de vie le plus souhaitable. Le titre d'un ouvrage récent de Hillary Clinton fait jouer les mêmes ressorts: *Il faut tout un village (It takes a village)*, selon la première dame des Etats-Unis, pour élever convenablement un enfant. On ne saurait mieux mettre en lumière la primauté de la notion de communauté, primordiale aussi dans l'idéal de la communication transparente et qui est fidèle à l'étymologie, puisque le mot vient du latin *communicare*, lui-même tiré de *communis*, commun⁹⁶. Le mouvement moderne tend à affirmer la nécessité de la communication en se fondant sur son caractère naturel, sacralisant ainsi à la fois la nature et la communication. Par ce tour de passe-passe, on occulte le fait que la communication est avant tout une idéologie ancrée dans un contexte culturel et social, tout en occultant par la même occasion le fait que la notion de nature elle-même est définie historiquement et socialement et ne constitue en aucun cas une essence immuable. C'est ainsi que s'impose la croyance à un pôle communicationnel, où n'existent plus que des surfaces qui n'ont d'autres sens qu'elles-

⁹⁵Erik Neveu, *Une société de communication ?*, op. cit., p. 139.

⁹⁶Emile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, (1863-1873), Paris, Gallimard - Hachette, 1971.

mêmes, qui se présentent comme transparentes, incapables de faux-semblants précisément parce qu'elles refusent l'opacité des profondeurs.

Synthèse

A l'issue de cette analyse, il semble possible de conclure que l'idéologie de la communication doit son emprise au fait qu'elle est reliée de façon systémique aux dimensions de transparence, d'accessibilité du savoir et de descriptibilité du réel qui, parmi d'autres bien sûr, caractérisent l'idée de progrès. Il nous reste à souligner que l'idéologie de la communication, parce qu'elle se fonde sur un dispositif technique très élaboré, a partie liée avec l'attitude moderne vis-à-vis de la technologie, qu'il s'agisse de technophilie ou de technophobie. Les deux attitudes sont en effet indissociables car elles contribuent toutes deux à construire la technologie elle-même en tant qu'objet social et lui permettent de s'insérer dans la réalité d'une société donnée. La technologie n'advient pas sans un univers discursif, sans ses néo-Luddites ou ses Jules Verne émerveillés qui lui donnent sa substance dans les représentations et les pratiques. Aussi, nous nous attacherons à présent à retracer les grandes étapes du rapport à la technologie et de l'imaginaire qui le sous-tend. Puis, nous prendrons pour exemple l'ordinateur, dans la mesure où cet outil concentre sur lui la quasi-totalité des représentations de la technologies que nous explorons. Cet exemple nous aidera enfin à déterminer la façon dont l'Internet se situe dans l'imaginaire technologique et se raccorde à ces puissants mouvements d'idées qui ne cessent d'informer la façon dont nous appréhendons tout phénomène nouveau.